sur les cliniques spéciales; espérons qu'elle ne tardera pas à s'enrichir de ces nouvelles chaires (1).

Avant de terminer cette section, il est juste d'ajouter que depuis la régénération de l'enseignement, heureuse conquête de notre première révolution, ce n'est pas seulement à la clinique civile, mais aussi à la clinique militaire, qu'il fut réservé de reculer l'horizon de nos connaissances médicales. Tandis qu'un grand capitaine promenait en triomphe la gloire française dans presque toute l'Europe, et que les Pyramides elles-mêmes s'inclinaient devant nos drapeaux, plusieurs des chirurgiens et des médecins aux soins desquels étaient confiés nos immortels guerriers, grossissaient le dépôt de la science du fruit de leurs observations cliniques. Reconnaissance éternelle à tous ces chirurgiens et médecins en général! Honneur en particulier à l'auteur de l'*Histoire des phlegmasies chroniques* et à l'illustre historien médical de l'armée d'Egypte, au Thucydide de la peste de Jaffa (2)!

---

(1) Une chaire de clinique pour les maladies des enfants serait un précieux complément de l'enseignement clinique de la Faculté de Paris.

(2) C'est peu que l'enseignement clinique se soit répandu dans toute l'Europe et dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde; cette institution, refluant en quelque sorte vers sa source primitive, vient d'être transportée en Égypte par un de nos compatriotes, M. le docteur Clot. (*Voyez*, sur l'école fondée par M. Clot, sous les auspices du Pacha d'Égyte, plusieurs articles intéressants publiés dans la *Lancette française*.)

Les jeunes Égyptiens, qui, après avoir fait leur éducation médicale à Paris, sous la savante direction de M. Labat, viennent tout récemment d'être rappelés dans leur patrie, y feront fleurir les doctrines de l'école française.

DEUXIÈME PARTIE.

PRINCIPES DE PHILOSOPHIE MÉDICALE,

OU

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART D'OBSERVER, D'EXPÉRIMENTER ET DE RAISONNER EN MÉDECINE.

CHAPITRE PREMIER.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR LES SCIENCES EN GÉNÉRAL ET SPÉCIALEMENT SUR LES SCIENCES DITES D'OBSERVATION. — DU GÉNIE PARTICULIER DE LA MÉDECINE.

Dire vaguement que les sciences, en général, sont le produit de l'intelligence éclairée par les sens, c'est là un lieu commun, un axiôme qui n'est ignoré de personne; mais exposer, d'une manière *précise*, comment procède l'esprit humain dans l'acquisition des diverses connaissances qu'il embrasse, voilà un problème beaucoup plus compliqué et plus difficile à résoudre qu'on ne pourrait le penser au premier abord. Pour y parvenir, il faudrait exposer d'abord une exacte analyse et de ces connaissances si variées et des agents intellectuels spéciaux dont elles réclament l'opération. En effet, les mots *esprit*, *intelligence*, sont très complexes et comprennent plusieurs facultés élémentaires ou fondamentales tout-à-fait différentes entre elles sous quelques rapports, bien qu'elles se ressemblent sous le point de vue de certains caractères généraux, tels que la perception, la mémoire, le jugement, etc.

Voulant coordonner entre elles les différentes connaissances humaines, Descartes les partage en trois grandes catégories qu'il compare aux trois parties d'un arbre. Les sciences préliminaires ou de la première caté-

gorie, telles que les mathématiques, la mécanique, la logique, etc., sont les racines de l'arbre; les sciences naturelles ou de la seconde catégorie en constituent le tronc, et les sciences d'application ou de la troisième catégorie (les arts) en représentent les branches. Mais ce n'est là qu'un simple aperçu, et non une analyse détaillée, un dénombrement méthodique et précis des sciences.

Bichat a été, peut-être, moins explicite encore dans la division qu'il a établie : « Il y a, dit-il, deux classes d'êtres, « deux classes de propriétés, deux classes de sciences. « Les êtres sont organiques ou inorganiques, les pro- « priétés vitales ou non vitales, les sciences physiologi- « ques ou physiques..... La physiologie animale, la phy- « siologie vitale, la médecine, composent les sciences « physiologiques; l'astronomie, la physique, la chi- « mie, etc., ce sont là les sciences physiques. Ces deux « classes de sciences ont uniquement rapport aux phéno- « mènes. Deux autres classes relatives aux formes exté- « rieures et intérieures, à la description par conséquent, « leur correspondent : pour les corps organiques, la bota- « nique, l'anatomie, la zoologie; la minéralogie, etc., « pour les inorganiques, voilà ces sciences (1). »

Cette classification des sciences est tellement incomplète, qu'il n'y est pas même question des sciences mathématiques, c'est-à-dire des sciences les plus générales, et qui entrent comme éléments dans presque toutes les autres, d'où le nom d'*élémentaires* qui leur a été donné.

Il n'est pas de notre objet de traiter ici de tous les éléments auxquels se réduisent, en dernière analyse, les sciences naturelles, dont la médecine elle-même n'est qu'une branche. Nous n'avons d'autre but que de présenter quelques considérations sommaires sur la méthode commune qui doit être suivie dans toutes les sciences

(1) *Anat. génér.; consid. génér.*

dites d'observation (quelque différentes qu'elles soient entre elles, sous le rapport du sujet qu'elles étudient), et sur l'agent au moyen duquel nous élaborons nos diverses perceptions, c'est-à-dire sur l'esprit humain.

Or, il suffit d'avoir attentivement réfléchi sur les notions dont se compose la science de la nature en général, pour être bien convaincu qu'elles dérivent toutes immédiatement de l'observation et de l'expérience. Quelque simple que soit en elle-même cette vérité, il est cependant certain qu'avant l'ère de l'immortel chancelier Bacon, elle n'avait pas encore été suffisamment développée. C'est depuis cet illustre philosophe que la *méthode expérimentale* a été définitivement considérée comme le flambeau des sciences naturelles, et que le mot de ralliement de tous les vrais savants a été : *Non fingendum aut excogitandum quid natura faciat, sed inveniendum.*

Néanmoins, en reconnaissant toute l'étendue des droits de l'observation et de l'expérimentation en matière de sciences naturelles, on a dû tenir compte d'un autre grand élément, savoir celui que l'on désigne ordinairement sous le nom générique de *raisonnement*, et qui comprend l'ensemble des opérations que l'intelligence fait subir aux matériaux recueillis par l'observation. Ainsi donc, l'élément ou *pouvoir* observateur, expérimental, et l'élément ou *pouvoir* rationnel, logique philosophique, voilà, en dernière analyse, les principes immédiats de tout ce que nous *savons* en matière d'histoire naturelle. La méthode dite *expérimentale* est l'instrument au moyen duquel l'esprit humain exploite, défriche l'immense champ des sciences naturelles, sciences qui portent aussi le nom de sciences d'*observation*, parce que en effet l'observation en est, pour ainsi dire, la mère.

Mais encore une fois, ce n'est pas assez que de savoir vaguement quel est le double agent dont on se sert dans

l'étude des sciences naturelles, il faut encore connaître en détail, analyser en quelque sorte l'instrument d'observation et l'esprit qui en élabore les matériaux. C'est encore là un grand principe que Bacon avait bien entrevu, quand il disait qu'il fallait commencer par *refaire l'entendement humain lui-même*, avant de poser les règles fondamentales des méthodes à suivre dans les sciences naturelles proprement dites.

Ces expressions *refaire l'entendement humain*, signifient refaire la *science de l'entendement humain*, c'est-à-dire la physiologie intellectuelle ou la *psycologie*. L'étude de cette *science des sciences* fut entreprise avec un zèle infatigable par les philosophes du XVIIIe siècle, parmi lesquels se distingue Condillac, ce chef de l'*école* dite *sensualiste*, dont la devise était ce fameux principe d'Aristote : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. Les travaux de ces philosophes sur la *sensation* en général et ses diverses *transformations* ont laissé de profonds souvenirs. Cependant, l'école dite *spiritualiste*, d'accord en cela avec l'école de Gall ou l'école *phrénologique*, leur a justement reproché de n'avoir pas formulé assez largement les principes ou les sources de nos connaissances. Déjà Cabanis avait signalé un ordre de sensations, et partant une *voie* d'observation, qui avaient échappé à l'analyse de Condillac et de ses disciples. Enfin, dans ces derniers temps, de profonds observateurs en métaphysique ont fixé leur attention sur un nouveau point de vue de l'horizon de l'observation, savoir : les opérations et les phénomènes des agents intellectuels eux-mêmes. Ils ont désigné sous le nom de *conscience*, cette sorte de nouveau sens, cet organe de l'observation *intérieure* ou *métaphysique* (on peut l'appeler ainsi par opposition aux autres sens qui s'exercent sur les phénomènes du monde *physique* ou extérieur).

Toutefois, tandis que de creux métaphysiciens se consumaient presque en pure perte dans d'abstraites considérations sur les attributs généraux de l'*esprit*, de l'*intelligence*, de l'*ame*, tels que la mémoire, la comparaison, le jugement, etc., un immortel et ingénieux observateur, Gall, analysant avec une admirable sagacité les divers éléments fondamentaux, les facultés primitives dont l'ensemble constitue l'intelligence, *refaisait véritablement l'entendement humain*, répandait un jour nouveau sur la physiologie *psycologique*, et trouvait le secret *organique* de la supériorité de l'homme sur les animaux. Il démontrait toute la fausseté, pour ne pas dire l'absurdité, de la doctrine des philosophes de l'école *sensualiste*, qui enseignaient que l'homme ne l'emportait sur les autres animaux que parce que les *cinq sens* étaient plus parfaits chez lui que chez ces derniers. Non, certes, ce n'est pas là ce qui donne à l'homme la supériorité intellectuelle dont il jouit ; il en est redevable à ces sens cérébraux, que Gall et ses disciples ont désigné sous les noms de sens ou d'organes du calcul, de la mécanique, de la parole, de la causalité, etc., etc., parmi lesquels il en est dont les animaux sont dépourvus, et dont les autres, communs à ces derniers et à l'homme, sont incomparablement plus développés chez lui que chez les animaux.

Grâce à l'action de quelques-uns de ces agents intellectuels sur-ajoutés aux sens externes proprement dits, non seulement l'homme peut observer les objets de la nature sous de nouveaux rapports, mais il conçoit des idées de *forces*, de *cause première*, d'êtres qui ne tombent pas sous nos sens ou de substances *impondérables*, et il s'élève même jusqu'à la notion d'une puissance surnaturelle ou divine (1).

(1) L'idée de force, dira-t-on, est une pure hypothèse, et l'on ne doit

Mais c'est trop s'arrêter sur ces questions de philosophie générale des sciences, matière sur laquelle nous ne possédons malheureusement encore aucun ouvrage satisfaisant. L'exécution d'un pareil ouvrage est hérissé de difficultés presque insurmontables. Elle exige en effet, outre une organisation des plus fortes et des plus complètes, des connaissances si précises sur la famille entière des sciences, qu'un seul homme n'y peut en quelque sorte suffire. Heureusement que pour apprendre les sciences et exercer les arts qui s'y rattachent, il n'est pas nécessaire d'en avoir approfondi la *philosophie ;* c'est une sorte de prose que nous faisons sans le savoir.

Au reste, ce n'est pas la science de l'entendement seulement qu'il faut refaire ou du moins perfectionner, mais aussi la langue de cette science. Jusque-là, que de disputes de mots nous aurons encore à dévorer, comme du temps du moyen âge !

J'aurais volontiers épargné aux lecteurs les réflexions précédentes, si elles ne se rattachaient étroitement à notre sujet. En effet, qu'est-ce que la science de l'homme sain et malade, sinon un composé de notions qui n'ont réellement d'autres limites que celles de l'intelligence elle-même ? Que dis-je ? La connaissance de l'esprit hu-

---

considérer dans les corps que les phénomènes et les lois qui les régissent. Tout cela est à merveille ; mais il n'en est pas moins vrai, que cette hypothèse ou cette conception est considérée comme très légitime par les plus illustres penseurs, au rang desquels nous citerons un géomètre fameux. En effet, suivant Laplace : « *La méthode la plus sûre qui puisse* « *nous guider dans la recherche de la vérité, consiste à s'élever, par induc-* « *tion, des phénomènes aux lois, et des lois aux forces.* » (*Essai philoso-phique sur les probabilités*, page 258.)

Mais une règle dont il ne faut jamais s'écarter, c'est de ne pas multiplier *sans nécessité* les forces et les *principes* ou *êtres de raison* dont on les fait dériver, sans quoi on s'exposerait à tomber dans une sorte de superstition en matière de sciences naturelles.

main lui-même, créateur de toutes les sciences, cette science des sciences, comme je le disais tout à l'heure, n'est-elle pas réellement une partie de la science de l'homme ou de la physiologie ?

Ces idées générales trouveront donc leur application dans ce que nous avons à présenter sur la *philosophie* de la médecine ; mais avant d'aborder les détails de ce sujet, il nous faut déterminer le véritable *génie* de la médecine, et lui assigner un rang dans la grande famille des sciences. Or, s'il est bien vrai que, considéré sous le point de vue de sa vie organique, pour parler le langage de Bichat, l'homme ne soit réellement qu'une merveilleuse machine, dont la complète et exacte connaissance réclame l'application des sciences mathématiques, mécaniques, physiques et chimiques, n'est-il pas évident qu'on ne saurait séparer la philosophie de cette partie de la science de l'homme de la philosophie des sciences dont elle est une application ? S'il est bien vrai, d'un autre côté, que, considéré sous le point de vue de la *vie animale*, pour continuer à parler comme Bichat, l'homme ne soit réellement que le sujet même des sciences désignées sous le nom de métaphysique ou de psycologie, la philosophie de ces sciences ne se confond-elle pas avec la philosophie même de cette seconde partie de la science de l'homme ?

Tout ce que nous allons dire sur la philosophie de la médecine ne contiendra donc, en dernière analyse, que des principes, dont les uns appartiennent aux sciences mathématiques, les autres aux sciences physico-chimiques, les troisièmes enfin aux sciences métaphysiques ou psycologiques. Répétons bien surtout que l'observation et l'expérience ne sont pas l'unique élément de la méthode employée à la construction de l'édifice complet de la médecine. Il est bon d'insister sur ce principe, aujourd'hui que certains hommes, affectant un dédain superbe pour ce qu'ils ap-

pellent des *doctrines* et des *théories*, et prenant à la lettre la fameuse sentence *ars medica tota in observationibus*, tombent dans la plus grossière erreur que l'on puisse commettre en matière de *philosophie médicale*. Bacon s'est servi d'une ingénieuse comparaison pour donner une idée de la méthode scientifique suivie par les divers savants en général, et cette comparaison s'applique à la méthode adoptée par les médecins en particulier : « *Qui* « *tractaverunt scientias*, dit-il, *aut* EMPIRICI, *aut* DOG- « MATICI *fuerunt*. EMPIRICI, *formicæ more*, *congerunt* « *tantum et utuntur;* RATIONALES *aranearum more*, *telas* « *ex se conficiunt. Apis vero ratio media est*, *quæ ma-* « *teriem ex floribus horti et agri elicit*, *sed tamen eam* « *propria facultate vertit et digerit. Itaque ex harum fa-* « *cultatum*, EXPERIMENTALIS *scilicet et* RATIONALIS, *arc-* « *tiore et sanctiore fœdere bene sperandum est.* » (*Nov. organ.*, lib. III, *Aphorisme* 95.)

Certes, les faits de la médecine ne vont pas *seuls et comme d'eux-mêmes* se ranger dans un ordre voulu, et constituer un édifice médical régulier, ainsi qu'on voyait autrefois, au son de la lyre d'Amphion, s'élever des maisons et des villes entières. Or, si les observations ne s'arrangent pas ainsi miraculeusement d'elles-mêmes en ordre logique et scientifique, et si pourtant nulle vraie science ne peut exister qu'autant que la *collection de faits* dont elle se compose a été disposée suivant un ordre logique, rationnel, philosophique, il n'est pas vrai de dire que la médecine gît toute entière dans les observations : *Ars medica tota in observationibus* (1).

Tout ce que la médecine possède de plus grands obser-

(1) Au reste, l'auteur de cette sentence ne l'a jamais prise à la *lettre* pour son propre compte. C'est bien ici le cas de répéter que la *lettre* tue et que l'esprit *vivifie*.

vateurs et de plus illustres auteurs, les Hippocrate, les Sydenham, les Baillou, les Baglivi, les Morgagni, les Zimmermann, les Bichat, les Stoll, les Corvisart, les Pinel, etc., etc., n'ont certes jamais exclu le raisonnement et l'esprit philosophique du nombre des instruments nécessaires à l'exploitation du champ de la médecine. Appliquant à la saine médecine elle-même le nom de la double méthode dont elle est le produit, Hildenbrand lui donne le nom de médecine *empirico-rationnelle*. « *Hypothetico autem omni evitato delirio, illa, quæ casto ratiocinio ex ipsis observatis deduci possunt theoremata, ita interxta sunt practicis adnotationibus, ut medicinæ empirico-rationalis obtineatur scopus. Atque hæc, quousque hominum mala erunt, suam defendet veritatem, suamque utilitatem.* »

Les rapprochements, les généralisations, les *théories et les doctrines* enfin, pour me servir des expressions les plus usitées, sont tellement inhérentes à l'essence de la médecine, comme à celle de toutes les autres sciences physiques ou naturelles, qu'en vérité on a peine à concevoir les sorties et, si l'on ose le dire, les insultes dont ces nobles productions de l'esprit humain ont été l'objet de la part de quelques médecins. On est surtout étonné de trouver parmi les détracteurs de l'esprit de *théorie*, du génie *systématisateur*, des hommes doués d'ailleurs des plus hauts talents. Ce qui n'étonne pas moins, c'est que les auteurs qui ont professé un tel paradoxe fourmillent, en quelque sorte au besoin, de théories et d'idées hypothétiques, soit qu'ils en agissent ainsi sans le savoir, soit plutôt que leur dédain pour les théories et les doctrines se réserve tout entier pour celles de leurs adversaires. Nous citerons plus loin des passages propres à justifier ce qui vient d'être dit de la manière de voir de certains hommes sur l'usage des *systèmes*, des *explications*, des

doctrines en médecine, spécialement en ce qui concerne la *nature* intime des maladies.

Ce n'est point assez d'avoir démontré, d'une manière générale, qu'en médecine, comme dans toute autre science, on ne peut procéder que par la double voie de l'observation et de la rationalisation ; il importe beaucoup, en effet, de consacrer quelques développements à l'exposition de cette grande méthode, et c'est ce que nous allons faire. Toutefois, nous n'accorderons pas à ce sujet toute l'extension dont il est susceptible, et nous faisons des vœux pour qu'il se trouve quelque médecin d'un excellent esprit qui puisse exécuter dans tous ses détails le travail que nous allons simplement ébaucher.

CHAPITRE II.

DE L'ESPRIT OU DU GÉNIE D'INVENTION, D'OBSERVATION, D'EXPÉRIMENTATION, DE SES AGENTS ET DE SES MÉTHODES.

Les agents ou les organes de l'observation des phénomènes qui se passent en dehors de nous, sont les sens externes ou les sens proprement dits. D'autres sens, des sens internes nous mettent pour ainsi dire en rapport avec nous-mêmes, et cette sorte d'observation intérieure qui, dans ces derniers temps, a été désignée sous le nom de *conscience*, est une source de connaissances de la plus haute importance (1).

ARTICLE PREMIER.

De l'observation extérieure.

L'observation extérieure est l'application immédiate

(1) « Aux limites de la physiologie visible, commence une autre phy-
« siologie dont les phénomènes sont aussi assujettis à des lois qu'il est

ou médiate de l'un ou de plusieurs de nos sens à la recherche des propriétés et des phénomènes des corps. Elle est le véritable flambeau de l'esprit humain dans tout ce qui concerne l'étude des sciences physiques et chimiques proprement dites. L'impulsion, l'espèce d'instinct qui nous porte à exercer nos sens, est ce que je désigne sous le nom d'*esprit* ou de *génie* d'observation. On ne saurait être un grand observateur sans être doué, à un haut degré, de cette sorte de penchant qu'il faut bien distinguer des sens eux-mêmes ; en un mot, il faut une vocation pour l'art d'observer, comme pour tout autre art, et *l'on naît observateur comme l'on naît poète.* Un idiot peut avoir les cinq sens externes très développés, et il ne sera cependant jamais un grand observateur. Que lui manque-t-il donc ? cet esprit d'observation dont le siége est dans le cerveau, et dont le développement et la puissance varient selon les individus.

Pour que nos sens puissent recueillir convenablement, exactement les phénomènes, il ne faut pas seulement qu'ils soient bien organisés, il est encore deux autres conditions fondamentales, savoir : l'*attention* et l'*éducation*.

L'*attention* augmente la force de l'instrument observateur ; elle le *tend*, en quelque sorte, et de là ce précepte d'être *attentifs* et *patients* que l'on recommande à tous ceux qui se consacrent au pénible métier de l'observation (1).

L'*éducation*, ou la culture des sens, s'obtient par leur

« très important de connaître. Cette physiologie que nous désignerons sous
« le nom de *psycologie* est, sans doute, une continuation de la physiolo-
« gie visible. *En appliquant aux observations du sens interne qui peut seul*
« *les apercevoir, la méthode dont on a fait usage pour les observations des*
« *sens externes, on pourra porter dans la théorie de l'entendement humain,*
« *la même exactitude que dans les autres branches de la philosophie natu-*
« *relle.* » (Laplace, *Essai philosophique sur les Probabilités.*)

(1) « L'attention donnée fréquemment à une qualité particulière des